Chapitre 1

DESCENTE DANS LE TERRIER DU LAPIN

Assise à côté de sa sœur sur le talus, Alice commençait à être fatiguée de n'avoir rien à faire. Une fois ou deux, elle avait jeté un coup d'œil sur le livre que lisait sa sœur ; mais il n'y avait dans ce livre ni images ni dialogues : « Et, pensait Alice, à quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues ? »

Elle était donc en train de se demander (dans la mesure du possible, car la chaleur qui régnait ce jour-là lui engourdissait quelque peu l'esprit) si le plaisir de tresser une guirlande de pâquerettes valait la peine de se lever pour aller cueillir les pâquerettes, quand soudain un Lapin Blanc aux yeux roses vint à passer auprès d'elle en courant.

Il n'y avait là rien de particulièrement remarquable ; et Alice ne trouva pas non plus *très* extraordinaire d'entendre le Lapin dire entre ses dents :

« Oh, là là ! Oh, là là ! Je vais être en retard ! »

(Lorsqu'elle y repensa par la suite, elle admit qu'elle eût dû s'en étonner, mais, sur le moment, cela lui parut tout naturel) ; pourtant, quand le Lapin s'avisa de *tirer de son gousset une montre*, de consulter cette montre, puis de se remettre à courir de plus belle, Alice se dressa d'un bond, car l'idée lui était tout à coup venue qu'elle n'avait jamais vu de lapin pourvu d'un gousset, ou d'une montre à tirer de celui-ci. Brûlant de curiosité, elle s'élança à travers champs à la poursuite de l'animal, et elle eut la chance de le voir s'engouffrer dans un large terrier qui s'ouvrait sous la haie.

Un instant plus tard elle s'y enfonçait à son tour, sans du tout s'inquiéter de savoir comment elle en pourrait ressortir.

Le terrier était creusé d'abord horizontalement comme un tunnel, puis il présentait une pente si brusque et si raide qu'Alice n'eut même pas le temps de songer à s'arrêter avant de se sentir tomber dans ce qui semblait être un puits très profond.

Il faut croire que le puits était très profond, ou alors la chute d'Alice était très lente, car, en tombant, elle avait tout le temps de regarder autour d'elle et de se demander ce qu'il allait se produire. D'abord elle essaya de regarder en bas pour se rendre compte de l'aspect des lieux où elle allait arriver, mais il faisait trop sombre pour y rien voir ; ensuite, observant les parois du puits, elle s'aperçut qu'elles étaient recouvertes de placards et d'étagères ; de place en place étaient accrochées des cartes géographiques et des gravures. Elle saisit au passage un pot sur l'une des étagères : il portait l'inscription MARMELADE D'ORANGES, mais, au grand désappointement d'Alice, il était vide. Elle n'osait le laisser choir, de crainte de tuer quelqu'un qui se fût trouvé au-dessous d'elle ; aussi fit-elle en sorte de le déposer dans l'un des placards devant lesquels elle passait en tombant.

« Eh bien ! se dit Alice, après une pareille chute, je n'aurai plus peur de tomber dans l'escalier ! Comme on va me trouver courageuse, à la maison ! Ma foi, désormais, même si je dégringole du haut du toit, je ne dirai rien ! » (Cela avait de fortes chances d'être vrai, en effet.)

Elle tombait,

tombait,

tombait.

Cette chute ne prendrait-elle donc *jamais* fin ? « Je me demande de combien de kilomètres, à l'instant présent, je suis déjà tombée ? dit-elle à haute voix. Je dois arriver quelque part aux environs du centre de la Terre. Voyons : cela ferait, je crois, une profondeur de six mille kilomètres… (car, voyez-vous, Alice avait appris quelque chose de ce genre dans ses leçons d'écolière et, bien que l'occasion de montrer son savoir fût assez mal choisie, attendu qu'il n'y avait personne pour l'entendre, elle trouvait excellent de le répéter)… Oui, c'est à peu près la distance… mais alors je me demande à quelle latitude ou longitude je suis arrivée ? »



(Alice n'avait pas la moindre idée de ce qu'étaient latitude et longitude, mais elle trouvait que c'étaient là de jolis mots impressionnants à prononcer.)

« Je me demande, reprit-elle bientôt, si je vais traverser la Terre *de part en part* ! Comme ce serait drôle de ressortir parmi ces gens qui marchent la tête en bas ! Les Antipodistes, je crois… (elle fut bien contente, cette fois, qu'il n'y eût personne pour l'écouter, car cela n'avait pas du tout l'air d'être le mot juste)… mais il me faudrait alors leur demander le nom du pays, bien sûr. Pardon, Madame, sommes-nous en Nouvelle-Zélande ou en Australie ? (et elle tenta d'accompagner ces paroles d'une révérence – imaginez ce que peut être la révérence d'une personne qui tombe dans le vide ! Croyez-vous que vous pourriez faire une révérence si vous étiez dans ce cas ?) Et la dame pensera que je suis une petite fille bien ignorante ! Non, il vaudrait mieux ne rien demander ; peut-être verrai-je le nom du pays inscrit quelque part. »

Cependant elle tombait,

tombait,

tombait.

Il n'y avait rien d'autre à faire ; aussi Alice bientôt se remit-elle à parler : « Je vais beaucoup manquer à Dinah, ce soir, c'est certain ! (Dinah, c'était la chatte.) J'espère que l'on n'oubliera pas de lui donner, à quatre heures, sa soucoupe de lait. Dinah, ma chérie, comme je voudrais t'avoir ici avec moi ! Il n'y a pas de souris dans les airs, je le crains, mais tu pourrais toujours attraper une chauve-souris, et cela ressemble fort, vois-tu, à une souris. Au fait, les chats mangent-ils les chauves-souris ? Je me le demande. » À ce moment, Alice, qui commençait à somnoler, se mit à se répéter comme en songe : « Les chats mangent-ils les chauves-souris ? Les chats mangent-ils les chauves-souris ? » Et parfois : « Les chauves-souris mangent-elles les chats ? » Car, voyez-vous, étant incapable de répondre à aucune des deux questions, peu importait qu'elle se posât l'une ou l'autre. Elle comprit qu'elle était en train de s'assoupir pour tout de bon, et elle venait à peine de commencer de rêver qu'elle se promenait la main dans la main avec Dinah en lui demandant très sérieusement : « Allons, Dinah, dis-moi la vérité : as-tu jamais mangé une chauve-souris ? » quand soudain, patatras ! elle s'affala sur un tas de branchages et de feuilles mortes, et sa chute prit fin.

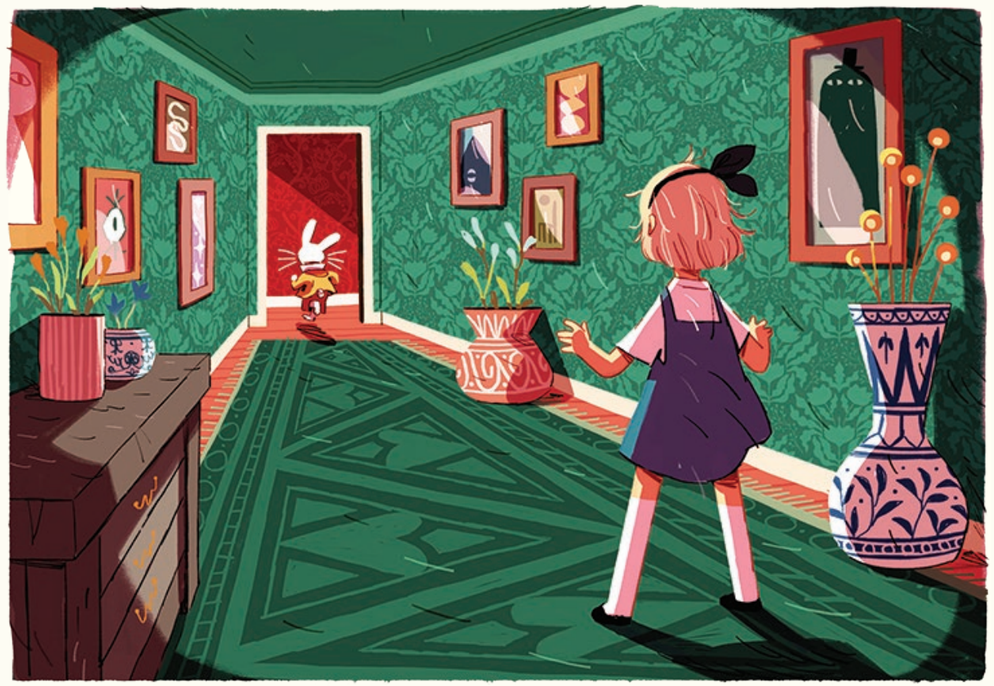
Alice, qui ne s'était pas fait le moindre mal, se remit sur pied tout aussitôt : elle leva la tête pour porter ses regards vers le haut, mais, au-dessus d'elle, il faisait tout noir ; devant elle il y avait derechef un long couloir, et le Lapin Blanc descendait ce couloir, ventre à terre. Il n'y avait pas un instant à perdre : Alice s'élança à toutes jambes à sa poursuite et put ainsi l'entendre dire, au moment où il disparaissait dans un tournant : « Par mes oreilles et mes moustaches, comme il se fait tard ! » Elle le suivait de fort près et pourtant, le tournant pris, le Lapin n'était plus en vue : elle se trouvait dans une salle longue et basse, qu'éclairait une rangée de lampes suspendues au plafond.

Il y avait des portes tout autour de la salle, mais ces portes étaient fermées à clé ; et lorsque Alice l'eut parcourue dans les deux sens et eut en vain tenté de les ouvrir l'une après l'autre, elle revint tristement vers le milieu de la salle, en se demandant comment elle en pourrait ressortir.

Soudain elle se trouva devant une petite table à trois pieds, toute de verre massif ; il n'y

avait rien dessus, si ce n'est une minuscule clé d'or, et la première pensée d'Alice fut que cette clé devait ouvrir l'une des portes de la salle ; mais, hélas ! les serrures étaient-elles trop grandes, ou la clé trop petite ? Toujours est-il que cette clé n'ouvrait aucune des portes. À la fin, pourtant, Alice découvrit une portière qu'elle n'avait pas encore remarquée et, derrière cette portière, il y avait une petite porte haute de quarante centimètres environ : elle présenta la petite clé d'or devant le trou de la serrure et fut ravie de constater qu'elle y pénétrait aisément.

Alice ouvrit donc la porte et vit qu'elle donnait sur un étroit corridor à peine plus large qu'un trou à rat ; s'étant mise à genoux elle aperçut, au bout de ce corridor, le jardin le plus adorable que l'on pût rêver. Comme elle eût *voulu* sortir de cette sombre salle, et se promener parmi ces parterres de fleurs aux



couleurs éclatantes et ces fraîches fontaines ! Mais elle ne pouvait même pas passer la tête par le chambranle : « Et quand bien même ma tête y passerait, se dit la pauvre Alice, cela ne me servirait pas à grand'chose, puisque mes épaules ne la suivraient pas. Oh ! que je voudrais pouvoir rentrer en moi-même comme un télescope ! Je crois que j'y parviendrais, si seulement je savais comment m'y prendre pour commencer. » C'est que, voyez-vous, tant d'événements extraordinaires venaient de se produire qu'Alice en arrivait à penser que rien, ou presque, n'était véritablement impossible.

Il paraissait inutile de rester à attendre devant la petite porte ; aussi revint-elle vers la table dans le vague espoir d'y trouver une autre clé ou, tout au moins, un manuel indiquant la marche à suivre pour faire rentrer les gens en eux-mêmes comme des télescopes ! Cette fois, elle trouva sur la table un petit flacon (« qui, à coup sûr, n'y était pas tout à l'heure », se dit Alice) pourvu, autour de son goulot, d'une étiquette de papier portant les mots « BOIS-MOI », magnifiquement imprimés en gros caractères.

C'était bien joli de dire « Bois-moi », mais la sage petite Alice n'était pas imprudente au point d'obéir à l'étourdie à cette injonction : « Non, je vais d'abord voir, se dit-elle, si le mot *poison* y est, ou non, mentionné » ; car elle avait lu plusieurs charmantes petites histoires où il était question d'enfants brûlés vifs, ou dévorés par des bêtes sauvages, ou victimes de maintes autres mésaventures, toujours parce qu'ils n'avaient pas *voulu* se souvenir des simples avertissements que leurs amis leur avaient donnés : ignorant, par exemple, qu'un tisonnier chauffé au rouge vous brûle si vous le tenez en main trop longtemps ; et que, si l'on se fait au doigt, avec un couteau, une coupure *très* profonde, cela saigne généralement ; et elle n'avait jamais oublié non plus que si l'on boit une bonne partie du contenu d'une bouteille portant l'inscription « POISON », il est à peu près certain que l'on aura des ennuis, tôt ou tard.

Néanmoins, ce flacon-là ne portant assurément pas l'inscription « POISON », Alice se hasarda à en goûter le contenu, et, l'ayant trouvé délicieux (il avait, en fait, un goût de tarte aux cerises, mêlé à des saveurs de crème à la vanille, d'ananas, de dinde braisée, de caramel et de rôties au beurre), elle eût tôt

fait de l'avaler jusqu'à la dernière goutte.

« Quelle drôle de sensation ! fit Alice. On dirait que je rentre en moi-même comme un télescope. »

C'était exact : elle ne mesurait plus maintenant que vingt-cinq centimètres, et son visage s'éclaira à la pensée qu'elle avait à présent la taille qu'il fallait pour franchir la petite porte et pénétrer dans l'adorable jardin. Pourtant, elle attendit un instant encore pour voir si elle allait continuer de rapetisser : cela l'inquiétait un peu : « Car, voyez-vous, se disait Alice, je pourrais bien finir par me réduire à néant, telle une bougie. Je me demande de quoi j'aurais l'air, alors ? » Et elle essaya d'imaginer à quoi ressemble la flamme d'une bougie après qu'on l'a soufflée, car elle ne se souvenait pas d'avoir vu jamais rien de semblable.

Au bout d'un moment, et comme il ne se passait rien, elle décida d'aller dans le jardin sans plus attendre. Mais, hélas ! pauvre Alice ! en arrivant devant la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clé d'or, et, quand elle revint vers la table la chercher, elle comprit qu'il lui était impossible de l'atteindre : elle la voyait distinctement à travers la dalle de verre, et elle essaya d'escalader l'un des pieds de la table, mais il était trop lisse ; et quand ses vaines tentatives l'eurent épuisée, la pauvre enfant s'assit par terre et fondit en larmes.

« Allons, à quoi bon pleurer comme cela ! se dit avec sévérité Alice. Je te conseille de cesser sur-le-champ ! » Elle avait l'habitude de se donner de très bons conseils (qu'elle suivait, du reste, rarement), et il lui arrivait de se morigéner si fort que les larmes lui en venaient aux yeux ; elle se rappelait même avoir essayé une fois de se tirer les oreilles parce qu'elle avait triché au cours d'une partie de croquet qu'elle jouait contre elle-même ; car cette singulière petite fille aimait beaucoup à faire semblant d'être deux personnes.

« Mais il est inutile, à présent, se dit la pauvre Alice, que je fasse semblant d'être deux ! Alors qu'il reste à peine assez de moi-même pour faire une seule personne digne de ce nom ! »

Bientôt son regard tomba sur une petite boîte de verre que l'on avait posée sous la table ; elle l'ouvrit, et trouva dedans un très petit gâteau sur lequel les mots « MANGE-MOI » étaient fort joliment inscrits en lettres

formées par la juxtaposition d'un certain nombre de grains de raisins secs. « Ma foi ! je vais le manger, se dit Alice ; s'il me fait grandir, je pourrai atteindre la clé ; et s'il me fait rapetisser, je pourrai me glisser sous la porte ; donc, de toute façon, je pénétrerai dans le jardin, et, ensuite, advienne que pourra ! »

Elle mangea un petit morceau du gâteau et se demanda avec inquiétude : « Dans quel sens ? Dans quel sens ? » en tenant sa main posée sur sa tête pour savoir si elle grandissait ou rapetissait ; et elle fut toute surprise de constater qu'elle ne changeait pas de taille ; certes, c'est là ce qui se produit généralement lorsque l'on mange un gâteau, mais Alice était tellement habituée désormais à n'attendre que de l'extraordinaire, qu'il lui parut tout triste et tout stupide de devoir admettre qu'il ne se produisait rien d'anormal.

Elle se mit donc en devoir de dévorer le reste du gâteau.